

**UN INQUISITEUR HUMANISTE
DIEGO LÓPEZ DE CORTEGANA (1455-1524)**

Hélène RABAËY

D.E.A. de Langues Romanes de l'Université de Rouen
1er prix du meilleur mémoire de maîtrise
(Société des Hispanistes français, 1998)

RESUME

Diego López de Cortegana illustre parfaitement l'Espagne de la réforme des Rois Catholiques, participant activement tant à la réforme de l'administration, depuis sa charge inquisitoriale, qu'à la réforme religieuse, au sein du chapitre sévillan. Cortegana appartient à cette génération de la transition, du premier humanisme chrétien qui prépare le terrain à la brillante génération postérieure et entre autre à l'érasmisme, mais avec une grande indépendance par rapport à ce dernier. La relation entre Cortegana et Erasme serait plutôt une relation d'égal à égal, basée sur l'estime, qu'une relation maître-disciple telle que la revendiquaient les érasmistes.

Mots clés : DIEGO LÓPEZ DE CORTEGANA, INQUISITION, ERASMISME

RESUMEN

Diego López de Cortegana es una perfecta ilustración de las reformas llevadas a cabo en España por los Reyes Católicos, participando activamente tanto a la reforma de la administración, desde su cargo inquisitorial, como a la reforma religiosa, desde el seno del capítulo sevillano. Cortegana pertenece a aquella generación de transición, la del primer humanismo cristiano que prepara el terreno para la brillante generación posterior y, entre otras cosas, para el erasmismo, pero con una gran independencia de criterios con respecto a éste último. La relación entre Cortegana y Erasmo sería más bien una relación de igual a igual, basada en la estima, que una relación de maestro a discípulo tal como la reivindicaban los erasmistas.

Palabras clave : DIEGO LÓPEZ DE CORTEGANA, INQUISICIÓN, ERASMISMO

SUMMARY

Diego López de Cortegana embodies a perfect illustration of the reforms carried out in Spain by the Catholic Kings, though his active participation, both in the reform of the general administration, from his inquisitorial appointment, as well as in the religious reform, from his position within the Sevillian chapter. Cortegana belongs to the transitional generation, that of the first christian humanism, which will prepare the ground for the next brilliant generation and, among other things, for Spanish erasmism, with -however- a great independence of criteria regarding the latter. The link between Cortegana and Erasmus is more one of mutual esteem between two equals than the master-disciple relationship claimed by the other erasmists.

Key words : DIEGO LÓPEZ DE CORTEGANA, INQUISITION, ERASMISM

L'association inquisiteur/humaniste semble difficile à concevoir aujourd'hui, en partie à cause de la Légende Noire qui a propagé l'image de l'inquisiteur cruel, mais aussi en raison de l'idéalisation que l'on fait de l'humanisme. Ainsi, l'on oublie souvent que l'humanisme est avant tout un courant culturel européen, une conception selon laquelle l'homme ne naît pas homme mais apprend à le devenir, en partie par l'étude des fameuses *studia humanitatis*. Dans quelle mesure donc l'homme non européen, étranger à cette culture, pouvait-il accéder à l'humanité ? Rappelons que le statut de l'Indien était l'objet de nombreuses controverses et que si l'on ne niait pas au Noir la qualité d'homme pouvant atteindre le salut par l'évangélisation, sa condition humaine était profondément affectée par l'esclavage. Dans la Séville du début du XVI^e siècle nombreux étaient les esclaves, et il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'un humaniste en possédât un ou plusieurs, comme Maese Rodrigo, le fondateur de l'université. S'il est vrai que l'on considérait Maures et Turcs comme des hommes, et que, même dans certains cas, on célébrait leurs qualités, le péril ottoman en faisait des ennemis. De plus, rappelons qu'un certain antisémitisme n'était pas incompatible avec l'humanisme. Erasme, prince des humanistes ne se refusait-il pas à aller en Espagne où "à peine trouvait-on des chrétiens" ? Dans une lettre à Jean Slechta, il affirmait en commentant la situation religieuse de Bohême : "Votre pays est rempli de Juifs. C'est un trait qui vous est commun, à ce qu'il paraît, avec l'Italie et l'Allemagne en général, mais surtout avec l'Espagne."¹ Comment

¹ Cité par Marcel Bataillon, *Erasmus y España*, México, Fondo de Cultura

allait-on donc considérer le *converso* judaïsant contre lequel luttait les premiers inquisiteurs ?

Un homme tel que Cisneros est au centre de cette polémique inquisiteur-humaniste. Ainsi Juan Meseguer Fernández observait en 1983 :

"Goza el cardenal Cisneros en cuanto inquisidor de buena prensa entre los historiadores. Salvo algunos episodios como es el de la conversión de los moros de Granada - impuesta por la fuerza, se dice - y de la quema de miles y miles y aun cientos de miles, si no millones, de libros árabes, acción incomprensible en un personaje de la categoría mental y cultural de Cisneros, de ordinario se resalta que su gobierno inquisitorial marcó [...] un momento de moderación en la aplicación del proceder inquisitorial para los que de alguna manera directa o indirecta estaban contaminados de herejía o apostasía."²

Cisneros est tenu pour un humaniste, et pourtant, les chiffres de Llorente sur les personnes inculpées par l'Inquisition, démontrent, comme le dit García Cárcel :

"una aceleración represiva en los años de Cisneros, comparable a la de los años de Torquemada, aunque el número de quemados fuera mucho menor."³

Une telle attitude de Cisneros ne peut se comprendre sans considérer l'ambiguïté de cette époque de transition marquée sur le plan politique par la construction de l'Etat Moderne, sur le plan religieux par un désir de réforme et sur le plan culturel par l'humanisme. Ces trois réalités vont coexister durant un temps, mais rapidement des points de rupture vont apparaître. On admettait l'humanisme tant qu'il ne mettait pas en danger la stabilité du régime, mais il était exclu qu'il remette en question des principes ancrés dans les mentalités. De même, l'on tolérait les théories religieuses à condition qu'elles ne débouchent ni sur la confusion idéologique ni sur l'anarchie religieuse. Ces points de rupture se manifestent clairement chez Cisneros. En effet, le Cardinal était avant tout une personne au service de l'Etat. De manière générale, ses projets humanistes ne résistaient pas à la politique de construction de l'Etat. Ainsi, Cisneros entreprit la réalisation de la Bible polyglotte mais en aucune façon il ne permit que l'on retouchât le texte de la Vulgate à partir du texte grec.

Económica, 1966, p.78.

² Juan Meseguer Fernández, "El cardenal Cisneros, Inquisidor general, 1507-1517", *Archivo Iberoamericano*, 1983, p. 95.

³ Ricardo García Cárcel; "Cisneros y la Inquisición", *La hora de Cisneros*, dirigé par Joseph Pérez, Madrid Editorial Complutense, 1993-94, p.86.

Tandis que Cisneros refusait de remettre en question toute une tradition issue de la Vulgate, Nebrija y mettait son honneur d'humaniste et abandonnait le projet biblique. D'autre part, il est certain que Cisneros contribua à la démocratisation de la spiritualité en favorisant la diffusion de livres de piété en espagnol pour les laïcs et qu'il protégea la *beata* de Piedrahita qui, comme le fait remarquer García Cárcel, sortit presque indemne du procès inquisitorial. Mais il put le faire dans la mesure où cela ne représentait aucun danger pour l'unité religieuse : Luther ne s'était pas encore manifesté et l'édit contre les *alumbrados*, *dejados* ou *perfectos*, ne serait prononcé que le 23 septembre 1525 à Tolède. Toutefois, s'il discernait la moindre marque de rébellion contre l'Etat et ses institutions, l'humaniste laissait place à l'homme d'Etat, ami de l'ordre. C'est ainsi que lorsque les *conversos* tentèrent d'obtenir des modifications dans le mode de fonctionnement de l'Inquisition, et même sa suppression, Cisneros défendit l'institution en écrivant au roi : "*jamás parece tendrá necesidad de reformatión y será pecado mudarla.*"⁴ Dans les premiers temps, l'Inquisition ne luttait pas contre les hétérodoxes chrétiens mais contre les judaïsants. Il fallait asseoir l'unité territoriale par le biais de l'unité religieuse. Or les Maures ou les Juifs représentaient un obstacle à cette politique et donc un danger pour la survie de l'Etat. Par conséquent, il n'est pas incompréhensible que Cisneros soit allé jusqu'à brûler des livres arabes et même des individus pour cette cause.

Tout comme Cisneros, la personnalité de Cortegana ne cesse de surprendre par son double aspect d'humaniste inquisiteur. Caro Baroja souligne parfaitement cette ambiguïté :

*"El arcediano, que compuso la inscripción, colocada por mandato de Carlos I en la puerta del castillo de Triana en 1524, de donde fue luego trasladada, entretenía sus momentos de ocio traduciendo El asno de oro, de Apuleyo [...] y el arcediano -como digo- pasó por hombre amable y de condición suave, gran protector de las letras también. No se imagina uno, en efecto, que en tiempos de Felipe II hubiera traductores de Apuleyo y lectores morosos de textos renacentistas entre los señores del Tribunal contra la herética pravedad."*⁵

Cette étude vise donc à offrir une meilleure compréhension du personnage, afin de réconcilier d'une certaine façon le Cortegana

⁴ García Cárcel, *Ibid.*, p. 89.

⁵ Julio Caro Baroja, *El señor inquisidor y otras vidas por oficio*, Sevilla, Alianza Editorial, 1968, p.28.

inquisiteur avec l'humaniste en montrant comment par ces divers aspects Cortegana illustre tout à fait son époque, période de transition du Moyen Age à l'Etat Moderne.

I. Cortegana : fonctionnaire de l'Inquisition

Avec l'arrivée au pouvoir des Rois Catholiques, et plus particulièrement la politique d'Isabelle en Castille, une nouvelle ère s'ouvrait. Les monarques devaient asseoir leur pouvoir, en réformant le système de conseils et toute l'administration. Les *corregidores* jouèrent un rôle fondamental dans l'entreprise de pacification à l'échelle des municipalités et quant à l'affirmation de l'autorité royale. Pour en finir avec la corruption, on tenta d'interdire l'hérédité des charges et une nouvelle classe apparut : les *letrados*. Cortegana correspond bien à ce type de *letrado* issu en général de la petite noblesse. En effet, la famille de Diego López établie à Cortegana jouissait depuis plusieurs générations de la *hidalguía*. Toutefois, celle-ci fut mise en cause puisque son arrière grand-père, Fernando Pérez de La Nava, eut à soutenir un procès afin de la conserver et le propre père de Diego, deux générations plus tard, se trouva confronté au même problème. A la demande de Diego, les Rois Catholiques examinèrent l'affaire et reconnurent son *hidalguía*.⁶

Mais Cortegana, bien qu'il appartint à un milieu social modeste, était un homme très cultivé qui exerça de nombreuses charges administratives. Il semble donc probable qu'il ait étudié dans quelque collège ou université ; peut-être à celle de Salamanque avec laquelle le chapitre cathédral de Séville entretenait de nombreuses relations. Ainsi José Sánchez Herrero affirme que :

*"los arzobispos de Sevilla y otros capitulares fundaron en Salamanca colegios mayores y menores, donde se recibía un cierto número de estudiantes, a quienes se les daba vestido, alimento y habitación, mientras que seguían los estudios en la Universidad de aquella ciudad."*⁷

L'*Estudio de San Miguel*, institution qui dispensait alors l'enseignement pré-universitaire à Séville, disposait aussi de trois bourses au Collège des Espagnols de Bologne, et peut-être que

⁶ Archivo General de Simancas *Registro General del Sello*, VI-1485 f.54. Il s'agit du document biographique le plus ancien que nous ayons découvert à propos de Cortegana.

⁷ "Los centros de estudio y la enseñanza en Sevilla durante el siglo XV", *La ciudad hispánica*, 1987, t. III, p. 369-370.

Cortegana, de la même façon que Maese Rodrigo, fut étudiant là-bas. Une formation en Italie expliquerait sa présence postérieure à Rome, tant pour le service des souverains, que pour celui de l'évêque d'Astorga. Dans un document de 1492, Cortegana était appelé : "familiar del reverendo padre obispo de Astorga"⁸, qui depuis 1489, n'était autre que Juan Ruiz de Medina. Homme de grande culture, celui-ci avait été ambassadeur du Roi Catholique en France pour négocier la paix, et auprès du Pape, à propos de la possession des terres qui venaient d'être découvertes. Le 27 mai 1493, Ruiz de Medina fut promu à l'évêché de Badajoz et Cortegana l'accompagnait toujours, mais cette fois, en qualité de secrétaire.⁹ Nous ne pouvons déterminer quelle put être l'influence de Juan Ruiz de Medina sur la formation de Cortegana, toutefois il s'agissait certainement d'un grand théologien puisqu'il fit partie du groupe qui eut à se prononcer sur les doctrines de Pedro de Osma.

Outre ses fonctions de secrétaire de Juan Ruiz de Medina, Cortegana servit aussi le Saint-Office. Il fut probablement l'un des premiers fonctionnaires du Tribunal puisque sa fondation ne remontait qu'à 1478. Or, en 1492, les Rois Catholiques envoyèrent une lettre au juge des biens confisqués dans laquelle ils ordonnaient "pagar cierta contía de maravedís que le hera devyda de salario que le mandamos dar cada un año de ciertos años pasados por entender en corte de Roma las cosas de la Inquisición."¹⁰ Depuis combien de temps Cortegana faisait-il partie du personnel inquisitorial ? Les instructions qui déterminaient la présence à la cour romaine d'un agent dont le salaire serait payé avec les biens confisqués sont du 6 décembre 1484.¹¹ Cependant, Cortegana put entrer plus tard dans l'institution. Le rôle d'agent à Rome consistait à régler les affaires du Saint-Office que l'inquisiteur et le conseil lui adressaient. En 1493, les Rois Catholiques réitérèrent leur ordre de paiement à Cortegana, et cette fois sa charge était précisée : "por escribano de la Inquisición."¹² Nous ne savons pas si durant les deux années pendant lesquelles Cortegana servit Juan Ruiz de Medina, il continua à travailler pour l'Inquisition ; mais c'est probable dans la mesure où en 1495, dans la "nominación de indulto de la inquisición" apparaissait : "nominación para Diego

⁸ A.G.S. Registro General del Sello, XI-1492-f. 110.

⁹ A.G.S. Registro General del Sello, VIII-1493-f. 125.

¹⁰ A.G.S. Registro General del Sello, XI-1492-f. 110.

¹¹ B. Aguilera Barchet "El procedimiento de la Inquisición española", *Historia de la Inquisición en España y América*, sous la direction de Joaquín Pérez de Villanueva, Madrid, B.A.C., 1984, tome II, seconde partie, p. 373.

¹² A.G.S. Registro General del Sello, VIII-1493-f. 125.

López de Cortegana, estante en Roma para la primera calongía que vacare en la yglesia de Jahén..."¹³

En 1498, Cortegana se trouvait de nouveau en Espagne et les 24 et 29 janvier il est qualifié de *fiscal* de l'Inquisition.¹⁴ Le lieu où il exerça sa fonction ne figure pas sur le document mais il s'agissait vraisemblablement d'un tribunal de district. Le poste de *fiscal* était en général transitoire, et personne ne l'occupait longtemps. Comme l'affirme B. Escandell Bonet, l'on passait le plus souvent de secrétaire à *fiscal* puis de *fiscal* à inquisiteur.¹⁵ Toutefois, dans le cas de Cortegana, sa promotion de *fiscal* ne déboucha pas sur celle d'inquisiteur : à partir de 1499 il réintégra un poste de secrétaire au service du Conseil de l'Inquisition comme en atteste une lettre du Conseil de l'Inquisition qu'il signa à Grenade le 6 juin 1499.¹⁶ Il semble que Diego López de Cortegana ait exercé cette fonction de secrétaire jusqu'au 21 février 1502, jour de la dernière lettre écrite sur ordre des "inquisiteurs généraux" et que Cortegana signa "canónigo hispalense".¹⁷ Cette mention précisant qu'il était chanoine de la cathédrale de Séville nous confirme qu'il s'agit bien de notre personnage.

Quant au district dans lequel il exerça, nous savons qu'il s'agit principalement de celui de Grenade, bien qu'il signât aussi des lettres depuis Séville. L'activité inquisitoriale durant ces années se déroulait logiquement à Grenade où étaient nommés, en septembre 1499, les premiers inquisiteurs. Le 24 septembre, Cortegana, en sa qualité de secrétaire, recevait le serment de chacun des membres du nouveau Tribunal.¹⁸ Grenade était un point stratégique et les inquisiteurs généraux, devant la fuite des *conversos* provoquée par l'action inquisitoriale grenadine, ordonnèrent de surveiller les ports méditerranéens et d'interdire aux patrons de navire de leur faire traverser la Méditerranée. Cortegana dut remplir ses obligations de façon satisfaisante puisqu'en 1500, les Rois Catholiques exigèrent du docteur Gálvez de céder le canonicat qu'il occupait à Séville à "Diego López de Cortegana, escribano del Consejo de la Santa Inquisición [...] por ser el dicho Cortegana, natural de aquella

¹³ A.G.S. Registro General del Sello. IV-1495- f. 396.

¹⁴ Archivo de la Catedral de Sevilla. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 1 v, f. 2 v.

¹⁵ "Sociología inquisitorial", *Historia de la Inquisición en España y América*, op. cit., tome II, p.854.

¹⁶ Archivo Histórico Nacional. *Inquisition*, Livre 572, f. 21.

¹⁷ A.H.N. *Inquisition*, Livre 572, f. 73. Il n'est plus fait mention par la suite de Cortegana, mais il put toutefois occuper le poste encore quelques mois.

¹⁸ Il s'agit de la première tentative d'instauration d'un tribunal inquisitorial à Grenade. Il faudra attendre 1526 pour voir son installation définitive. Cf. *Historia de la Inquisición en España y América*, op. cit., t. II, p. 25-26.

*ciudad e havernos mucho servido.*¹⁹ Cortegana continua-t-il à exercer comme secrétaire durant 1502 ? Une chose est sûre : jusqu'en 1507, Cortegana quitta régulièrement le chapitre sévillan pour se rendre au Conseil de l'Inquisition. Durant l'année 1507, le parcours de Cortegana se complique. Son nom apparaît dans la liste des officiers de l'Inquisition cette année-là sous la rubrique *fiscal*.²⁰ Il renouait avec ce poste dans un district regroupant Cordoue, Grenade, Malaga, Almería et la ville d'Écija. Cependant, il ne semble pas y être resté longtemps. En effet, le dix août nous le retrouvons "*promotor fiscal*" de l'Inquisition de Séville, ce que confirment les Actes Capitulaires de la cathédrale de Séville.

Cette fois sa charge de *fiscal* le propulsa vers celle d'inquisiteur. Dans la même liste de 1507, Diego López apparaissait comme inquisiteur. Quand commença-t-il ? Au début de l'année 1508, il se rendit à Cordoue à propos de certaines affaires de l'Inquisition, mais dans les Actes Capitulaires, on le qualifie d'inquisiteur seulement le 10 janvier 1509.²¹ Rappelons dans quel contexte Diego López prit possession de sa charge d'inquisiteur. Depuis 1499, l'inquisiteur de Cordoue était Diego Rodríguez Lucero, véritable fanatique, responsable de nombreuses détentions pour cryptojudaïsme -réel ou prétendu-et qui jouissait de l'appui royal de Ferdinand. Le peuple de Cordoue, las de ces abus, adressa un mémoire à la reine Jeanne en 1506 et finit par trouver un défenseur momentané en la personne de son mari Philippe le Beau. Mais la mort de ce dernier facilita le retour de Lucero dans ses fonctions et le conflit ne s'arrangea qu'à partir de 1508 avec la "Congrégation Générale" réunie par Cisneros.²² Cortegana appartenait à la nouvelle équipe inquisitoriale de Cisneros et, par conséquent, il se trouvait dans une situation délicate car reconnaître les excès de Lucero impliquait lever les sanctions qui portaient préjudice aux victimes. C'est ce que fit Cortegana, mais sans prévoir la possibilité du mécontentement royal. Le 19 septembre 1509, Cortegana fut destitué sur ordre de Ferdinand le Catholique.²³ Lea, relate cet événement :

¹⁹ A.G.S. Cámara de Castilla. *Personal*. Leg. 15.

²⁰ Ce document provient du même livre 572, et Juan Meseguer Fernández le publie dans *A.I.A.*, 1979, vol. 39, p.195

²¹ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 193 v. "*se conceden las horas por inquisidor a Diego López de Cortegana.*" Joaquín Hazañas y la Rúa citait déjà ce document mais il le rattachait par erreur au livre 4. *Maese Rodrigo (1444-1509)*, Sevilla, Izquierdo y Comp^a, 1909, p.273.

²² On appelle "*Congregación general*" ou "*Congregación católica*" l'assemblée de conseillers royaux, d'inquisiteurs, d'évêques et d'autres dignitaires réunie par le nouveau grand inquisiteur Cisneros en 1508 afin de juger l'affaire Lucero.

²³ "*Los señores presidentes del Consejo mandaron escrevyr e escrivieron al arcediano Diego López de Cortegana, inquisidor de Córdoba que después que*

*"Cuando el nuevo inquisidor, Diego López de Cortegana, arcediano de Sevilla, revocó la sentencia de Lucero contra el licenciado Daza, quien había sido condenado y sus propiedades confiscadas, los compradores que las habían adquirido se quejaron a Fernando, y éste manifestó su cólera destituyendo inmediatamente al inquisidor y ordenando que todos los papeles del caso fueran enviados a la Suprema para revisión y medidas oportunas."*²⁴

Ainsi s'acheva sa carrière inquisitoriale même si, jusqu'à sa mort, il continua à se rendre régulièrement au Tribunal pour traiter de différentes affaires de l'Inquisition.²⁵

II. Cortegana et le chapitre sévillan

Si Cortegana fit partie de cette nouvelle administration créée par les Rois Catholiques et dont l'Inquisition était la plus grande particularité, il s'illustra aussi dans la réforme religieuse qu'engagèrent simultanément les souverains.

En effet, parallèlement à sa carrière inquisitoriale, Cortegana en poursuivit une autre, ecclésiastique. La première date avancée par Hazañas est celle de 1498. Cortegana était alors *rationero* de la cathédrale de Séville.²⁶ Mais nous trouvons dans les "*manuales de trigo y cebada*" un "Diego López", *medio racionero* en 1494.²⁷ Il est possible qu'il s'agisse d'un autre Diego López. Toutefois, dans ses premières années au sein du chapitre, Cortegana était désigné uniquement sous le nom de Diego López. Quoi qu'il en soit, il était déjà *rationero* en 1497. Il apparaît mentionné dans le "*manual de trigo y cebada*" à propos d'Almonaster, La Nava et Cortegana. Le 28 janvier 1502, on le trouve chanoine de la cathédrale, mais nous n'avons pu déterminer depuis quand il occupait cette prébende.²⁸ La même année, le 3 janvier, le chapitre le nomma *alcaide* de la forteresse d'Almonaster et il fut renouvelé dans cette fonction le 2 août 1504. Peu de jours après, le 24 août, les habitants de ce village

aquella rescebiese no usase más del oficio de inquisidor e que se fuese a su casa. E éste enviósse al reverendo Juan de Córdoba que le diese la carta luego e que no le contasse más su salario e que le pagasse lo que se le debiese de su salario..." A.H.N. Livre 572, f. 175.

²⁴ Henry Charles Lea, *Una historia de la Inquisición en España*, Madrid, Fundación Universitaria Española, 1983, t. I, p. 229.

²⁵ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 346.

²⁶ *Maese Rodrigo*, op. cit., p. 272.

²⁷ A.C.S. *Mesa Capitular*, Livre 681 (27).

²⁸ A.H.N. Livre 572, f. 71 v. Hazañas, à partir des Actes Capitulaires, donnait la date de 1503.

dépôsèrent une plainte contre lui devant le chapitre cathédral. Nous ne connaissons pas le motif de cette plainte ni sa portée, mais elle déboucha peut-être sur une sanction.²⁹ Enfin, le 25 mai 1509, Diego López de Cortegana reçut l'archidiaconat de Séville, succédant à Francisco de Mendoza. La prébende était importante puisque l'archidiacre de Séville était le deuxième dignitaire du chapitre après le doyen. Il devait exercer cette charge durant quinze années, jusqu'à sa mort.

Nous nous rendons compte, en contemplant la carrière de Diego López, que celle-ci fut très progressive et qu'il n'atteignit pas la haute dignité d'évêque malgré sa brillante carrière d'Etat et son contact avec les grands tels que Deza ou Ruiz de Medina. Cotarelo Valledor pensait que Diego de Deza avait peut-être été à l'origine de la carrière de Cortegana à Séville.³⁰ Cela nous semble peu probable puisque Cortegana appartenait déjà au chapitre en 1497, avant que Deza ne fût nommé inquisiteur général. La reconnaissance et la bonne opinion qu'avait de Diego López, un personnage comme Deza ou bien une institution telle que l'Inquisition, nous inclinent à croire qu'il devait ses promotions, essentiellement à son propre mérite. De même, il est probable que la carrière de Cortegana ait été limitée par son extraction sociale modeste : il commença en tant que *rationero*, et même en tant que *medio racionero*, sans réussir à obtenir des dignités plus élevées que celle d'archidiacre. Rappelons que Maese Rodrigo eut un itinéraire assez semblable étant issu, lui aussi, d'une famille humble. Toutefois, sa destitution de la charge d'inquisiteur par Ferdinand le Catholique put, elle aussi, influencer négativement sur sa carrière.

Mais quels étaient exactement la position de Cortegana et son rôle dans le chapitre ? Il semble indispensable d'examiner attentivement cet aspect, car c'est à travers son action au sein du chapitre que nous pouvons percevoir ses idées sur le clergé et sur la réforme même si il ne faut pas oublier que Cortegana dépendait des autres membres du chapitre et de la politique impulsée par l'archevêque. Ainsi, bien qu'à partir de 1515 Cortegana assume presque toujours la présidence du chapitre, les décisions étaient adoptées après vote. Il faut aussi resituer la correction du *Misal*

²⁹ Il aurait été intéressant de connaître le motif de cette plainte, mais malheureusement il est simplement mentionné dans le document : "*cometieron sus señorías una petición que fue dada contra Diego de Cortegana, canónigo, por parte del pueblo de Almonaster al señor deán e maestreescuela, que la vean e fagan justicia.*" A.C.S. Livre 5, f. 73.

³⁰ "Fue secretario de la Inquisición y acaso traído por Deza para canónigo y arcediano de Sevilla." *Fray Diego de Deza*, Madrid, José Perales y Martínez, 1905, p. 172.

hispalense, ou l'examen des chapelains,³¹ dans la politique réformatrice de Deza.

Cortegana, Diego de Deza et la réforme religieuse des Rois Catholiques

Diego de Deza était un proche des Rois Catholiques ; il avait été confesseur de Ferdinand et chargé de l'éducation du prince don Juan. Jouissant de toute la confiance des monarques, ces derniers le chargèrent, ainsi que Cisneros, de la réforme du clergé régulier et séculier. Si Deza ne participa pas à la réforme à la même échelle que Cisneros, Valledor signale : "*si que ayudó a él (el asunto de la reforma) bastante, por obediencia al Papa y a los Reyes y por inclinación suya que siempre deseó moralizar las costumbres del clero y sujetar su desenfreno, como se ve por el celo que puso en convocar sínodos y establecer constituciones.*"³² Deza exprima ses idées sur la réforme à l'occasion de la préparation du Concile de Latran dans son rapport au roi. Les principaux points en étaient : un réajustement disciplinaire, la modification du système des bénéfices en vigueur qui mercantilisait la vie ecclésiastique, la lutte contre l'absentéisme. Il pensait aussi résoudre le très bas niveau intellectuel et moral du clergé, en privilégiant l'entrée de personnes nobles ou lettrées.³³

En 1505, Deza prenait possession de l'archevêché de Séville, et allait y appliquer ses désirs de réforme en surveillant la stricte observance des préceptes du rite et en élaborant plusieurs dispositions afin de remédier aux abus. Lorsque cela semblait nécessaire, il préparait de nouveaux statuts, mais il tâchait avant tout de faire appliquer ceux qui existaient déjà. A peine deux ans après l'arrivée de Deza, le 23 août 1507, le chapitre choisit plusieurs de ses membres, et parmi eux Cortegana

*"para entender con su Reverendísima para los statutos e constituyones de la yglesia e preveer en ello lo que les parecyese con tanto que no aya determinacyón de lo que se fysiere ny se tomen conclusiones fasta tanto que los mismos diputados fagan relación en el cabildo de lo fecho..."*³⁴

³¹ Cet épisode fut d'abord relaté par Juan Antonio Pellicer y Saforcada dans son *Ensayo de una biblioteca de traductores espanoles*, Madrid, Antonio de Sancha, 1778, p. 45. Cotarelo Valledor, Bonilla et Menéndez Pelayo réutilisèrent ces informations.

³² *Fray Diego de Deza*, op. cit., p. 116.

³³ José García Oro, *Cisneros y la reforma del clero español en tiempo de los Reyes Católicos*, Madrid, C.S.I.C., 1971, p. 54.

³⁴ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 10, f. 29.

Les années suivantes devaient voir l'adoption de différents statuts, tels que celui concernant les bénéficiers non ordonnés "in sacris", parce que "an traído gran diminución así en el ministerio del altar como en los officios e dan grandes turbaciones, escándalos e mal exemplo en esta yglesia..."³⁵ Durant le mois de juillet 1515, Cortegana proposa l'adoption d'autres statuts sur "los aniversarios, pitanzas, honras y entierros assí del Prelado como de señores Prebendados"³⁶ qu'il avait dû élaborer.

Le statut de pureté de sang prononcé le 12 mars 1515 "contra los hijos de los condenados fasta la segunda generación",³⁷ venait s'inscrire simplement dans cette large rénovation des constitutions. Sicroff signale : "Il faut remarquer le conservatisme de ce statut, car au lieu de se dresser directement contre les Judéo-Christiens, il répétait l'essentiel du droit canon sur ce sujet."³⁸ Le fait que Séville fût l'une des premières cathédrales espagnoles quant à l'adoption des statuts de sang, était donc dû plus à une ferme volonté de protéger le chapitre de "l'infamie" que supposait être enfant d'hérétique à l'époque, qu'à une exacerbation de l'antisémitisme. Domínguez Ortiz affirme qu'à Séville le grand nombre de condamnés par l'Inquisition, et en particulier parmi eux la présence de plusieurs membres du chapitre avait été décisif.³⁹ La sensibilité du chapitre sévillan sur cette question ressort en effet dans une protestation contre l'attribution d'un canonicat à Juan Rodríguez de Baeça, fils de réconciliés :

"Algunos beneficiados que fueron en esta santa iglesia que venian deste linaje e generación fueron herejes e por tal condenados. De donde resultó grande infamia e desonor a esta santa iglesia e por tanto en ella fue estatuido e ordenado por el

³⁵ Bernardo Aldrete, *Statutos de la Santa iglesia de Sevilla*. Ms 12642. (B.N.M.), f. 58 v.

³⁶ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 9, f. 33 v.

³⁷ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 8, f. 114.

³⁸ Albert Sicroff, *Les controverses des statuts de pureté de sang en Espagne du XVIe au XVIIe siècle*, Paris, Marcel Didier, 1960.

³⁹ "El estatuto hispalense [...] se fundamentaba en que desde 1481 la inquisición de Sevilla había quemado más de 600 judaizantes y reconciliado más de seis mil, entre los que se hallaron algunos capitulares [...] Juan de Góngora, arcediano de Jerez, los canónigos Gabriel Martínez, Rodrigo de Jaén, Alfonso Benadeva y Pedro de Sanlúcar, de los cuales unos reconocieron su culpa y fueron reconciliados en Roma, previa degradación y privación de sus beneficios, y otros fueron relajados al brazo secular para ser quemados." Domínguez Ortiz, *Los judeoconvertos en la España moderna*, Madrid, Mapfre, 1992, p. 141. Domínguez Ortiz cite un livre de 1520: *Estatutos y constituciones de Sevilla*, f. 170-171.

prelado e cabildo que no se admitiesen a los beneficiados della los tales hijos o nietos de los tales herejes condenados."⁴⁰

L'apostasie étant considérée comme une tache indélébile dans l'honneur d'une famille, la proclamation du statut de sang ne semblait finalement pas aussi éloignée des objectifs généraux de la réforme : fomenter l'honnêteté dans la vie cléricale. Le chapitre lutta pour le défendre : le 9 septembre 1523 Cortegana écrivit "una carta al emperador de parte del cabildo, suplicando no permita que en la chantrya entre persona infame por la Inquisición..."⁴¹

Il faut souligner que l'archevêque ne pouvait assumer seul la responsabilité de la réforme ; il était nécessaire, pour la mener à bien, que le chapitre l'appuyât. Il en fut probablement ainsi, puisque les Actes Capitulaires ne mentionnent ni affrontement, ni désaccord entre Deza et le chapitre. Quant à Cortegana, il partageait vraisemblablement la vision du prélat à propos des changements qui s'imposaient, car c'est lui que Deza choisit comme son bras droit afin d'orchestrer la réforme du clergé sévillan. Il le chargea de la correction du *Misal hispalense*, le désigna pour faire passer un examen aux chapelains et réformer les statuts. Cortegana semblait jouir de toute la confiance et de l'estime de l'archevêque ; c'est ce qu'affirme Cotarelo, qui va jusqu'à parler d'amitié entre les deux hommes.⁴² Peut-être firent-ils connaissance au sein de l'Inquisition puisqu'avant Cisneros, l'inquisiteur général n'était autre que Deza. En effet, que le chapitre mandate Cortegana alors qu'il n'était que chanoine pour qu'il aille à la cour en janvier 1505 dans le but d'obtenir du nouvel archevêque un pouvoir particulier pour prêter serment aux statuts⁴³ laisse présager que les deux ecclésiastiques se connaissaient déjà. De la même façon, il n'est guère anodin de constater que lorsque le chapitre avait à consulter l'archevêque sur une affaire, il envoyait la plupart du temps Cortegana.

Réformer le clergé sous-entendait introduire une certaine sélection de ses membres. C'est Cortegana qui fut investi de cette tâche d'évaluation et de contrôle des clercs sévillans. Le chapitre l'érigéait en juge et en véritable autorité morale. En 1507 déjà, alors que Cortegana n'était qu'un simple chanoine, il entra dans la commission formée de l'archidiacre de Reina (Maese Rodrigo) et du chantre pour donner son avis sur "las cosas que se han de fazer la noche de navidad[...]e sy vyeren que son cosas honestas e de

⁴⁰ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre X, f. 29.

⁴¹ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 348v.

⁴² Fray Diego de Deza, *op. cit.*, p. 172, 190 et 191.

⁴³ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 85 recto-verso.

*devotión, que las fagan e syno que no las consyentan fazer.*⁴⁴ De même, le chapitre confia à Cortegana le contrôle de certains ecclésiastiques et se fiait à son jugement : ainsi en 1503 et 1513, il laissa à sa discrétion le choix de "*una persona de buena forma e consçiençia e prudencia en la dicha villa de Almonaster,*"⁴⁵ et d'un bon prêtre pour desservir la paroisse d'Albayda. Il intervint aussi dans la ville même de Séville : en 1506, les chanoines le chargèrent avec Alonso de Ayora de prendre "*informatyón de todas nygligentias e cosas de cargo que fazen los curas del sagrario desta santa iglesia.*"⁴⁶

Enfin, le 20 mars 1515 avec l'aide de Pedro Pinelo et Luis Hordoñas, le chapitre lui confia "*el examen de todos los capellanes desta santa iglesia, çerca de su habilidad e suficiencia.*"⁴⁷ Un an plus tard, le 24 janvier, les résultats furent annoncés devant le chapitre : soixante et un étaient reconnus "*hábiles*", quatre "*inhábiles e negligentes en su ofiçio*" et cinq "*difamados de fijos e nietos o descendientes de condenados o reconciliados por herejes*".⁴⁸ Postérieurement, Cortegana conserva cette fonction : en février 1516, il soumit à examen Diego Fernández et Juan Gutiérrez,⁴⁹ puis en 1517, Juan de Estrada et Juan de Quesada pour l'attribution d'un canonicat.⁵⁰ Son évaluation des chapelains devait largement satisfaire le chapitre et l'archevêque car le 16 avril 1518, ils le commirent "*para que ordenase el estatuto de la manera que se han de elegir los capellanes del servicio del coro desta iglesia y se han de despedir los que se ovieren de despedir.*"⁵¹ L'on comprend mieux dès lors le poids que pouvait peser Cortegana, non seulement au sein du chapitre mais dans le diocèse entier : tout prétendant à un canonicat devant passer par lui.

Pour améliorer le niveau du clergé, point central de la réforme, il fallait, outre une pré-sélection de ses membres, prévoir une meilleure formation intellectuelle au sein même du chapitre. Cet impératif échut d'une certaine façon à Cortegana, dans la mesure où il fut chargé très tôt de s'occuper de la bibliothèque de la cathédrale. Cortegana participa à l'inventaire tant des livres liturgiques que de ceux de la bibliothèque et il surveilla l'ornementation et la

⁴⁴ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 257 v.

⁴⁵ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 6, f. 20.

⁴⁶ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 161 v.

⁴⁷ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 9, f. 5 v.

⁴⁸ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 9, f. 79 à f. 80 v.

⁴⁹ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 9, f. 93.

⁵⁰ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 10, f. 10.

⁵¹ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 10, f. 96.

conservation⁵² de ces derniers ordonnant, par exemple, de relier les livres de chœur.⁵³ Régulièrement il devait pourvoir en livres les églises qui en manquaient.⁵⁴ La pénurie de livres paraissait importante et affectait même la cathédrale. C'est pourquoi, à la fin du mois de juillet 1518, on chargea Cortegana, ainsi qu'un autre chanoine : "*que fablen al Reverendísimo señor arzobispo de Sevilla de parte del cabildo e le supliquen faga mandar impremir misales e breviarios e reglas de molde grueso para cámara para esta santa iglesia e para su arzobispado e provincia porque dello se seguirá mucho provecho.*"⁵⁵ Mais là où brilla plus particulièrement l'archidiacre, ce fut dans la correction des livres ecclésiastiques. Le *Misal hispalense* est le livre le plus connu qu'il ait corrigé à la demande de Deza. Toutefois, on lui doit aussi la correction d'un livre de leçon pour le chœur⁵⁶ et il examina certainement une grande partie des livres de la cathédrale comme le laisse présager cette phrase : "*cometieron al reverendo señor don Diego de Cortegana, arcediano, que enmyende los libros desta sancta yglesia cerca de las prosas e otras cosas que están defetuosas en los dichos libros.*"⁵⁷ Il semble que toute matière écrite passait par Cortegana. En effet, il s'occupa aussi des archives en 1507 : "*fzieron sus mercedes que tuviesen cargo de archivos Diego López de Cortegana e Pedro Alonso Bobadilla.*"⁵⁸ Il contribua à classer les papiers, en réalisant un livre où était consignée la liste de tous les tributs de l'église et un autre avec les greffiers de la cathédrale.⁵⁹

Cortegana apparaissait donc par son savoir comme une véritable référence, tant doctrinale que linguistique. Ainsi, en 1518, le chapitre chargea certains clercs de noter les doutes qu'ils pouvaient avoir sur le bréviaire et les festivités de l'année et de les soumettre à Cortegana et à Maese Rodrigo, l'archidiacre de Reina.⁶⁰ Le chapitre avait su exploiter les qualités culturelles de Cortegana. En effet, Javier-Embid nous informe que l'activité d'archidiacre ne

⁵² A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 8, f. 30 v.

⁵³ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 325 r.

⁵⁴ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 10, f. 124, Livre 8, f. 69 v. et Livre 9, f. 73 : "*Los dichos señores cometieron al señor don Diego López de Cortegana, arcediano, que faga fazer un libro grande de canto de la fiesta de la concepción de nuestra señora.*"

⁵⁵ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 10, f. 163.

⁵⁶ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 10, f. 172.

⁵⁷ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 9, f. 44.

⁵⁸ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 237.

⁵⁹ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 8, f. 19.

⁶⁰ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 10, f. 1 v.

s'exerçait plus au début du XVI^e siècle dans un domaine spécifique.⁶¹ Les missions confiées à Cortegana se trouvaient donc davantage liées à ses compétences personnelles qu'à la charge d'archidiacre. Tout en restant d'une certaine façon au service de la politique réformatrice des Rois Catholiques, sa carrière ecclésiastique au sein du chapitre sévillan lui permit de donner libre cours à son érudition et de cultiver les *studia humanitatis*.

Les humanistes du chapitre sévillan et Diego López de Cortegana

Séville à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e était une ville prospère où la culture était florissante. Située dans une riche région agricole, elle pouvait alimenter une des populations les plus nombreuses du pays. Son fleuve navigable faisait d'elle un port intérieur ouvert sur la Méditerranée et l'Atlantique. Très tôt, la ville avait établi des relations commerciales avec les pays méditerranéens par le Déroit de Gibraltar et avec le Portugal. D'autre part, la route maritime de l'Atlantique lui offrait des potentialités d'échanges avec l'Europe du Nord et elle jouissait du monopole du commerce avec l'Amérique. La capitale andalouse réunissait donc les conditions idéales au développement de l'imprimerie. Aucune autre ville ne pouvait offrir un marché intérieur aussi avantageux et la proximité d'importants foyers de peuplement du Sud de l'Espagne et du Portugal, élargissait les possibilités de demandes. Quant à la production même de livres imprimés, Séville présentait d'intéressants avantages. Grand centre commercial du Sud de l'Europe, elle proposait, parmi d'autres marchandises, des esclaves noirs ou morisques. Cette main-d'œuvre meilleur marché permettait une plus grande rentabilité des entreprises. Une telle pratique semble avoir été courante chez les imprimeurs ; en effet, comme le signale Clive Griffin : "En Sevilla no hubo gremio de impresores al menos durante la primera mitad del siglo XVI y, en consecuencia, no hubo restricciones ni trabas al empleo de los esclavos."⁶² Enfin, une autre condition nécessaire au

⁶¹ "Nos encontramos así al final de una larga evolución en la que se fue recortando el omnímmodo poder primigenio de los arcedianos en tanto que sustitutos del arzobispo - sobre todo en la visita diocesana y provisión de curatos, para quedar reducidos a simples dignidades de los cabildos y sin ninguna obligación en especial.", p. 8. Javier Pérez-Embid, "El cabildo de Sevilla en la Baja Edad Media", *Hispania Sacra*, vol XXX, Instituto Flórez, C.S.I.C., 1977.

⁶² Clive Griffin, *Los Cromberger: la historia de una imprenta del siglo XVI en Sevilla y Méjico*, Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica, 1991, p. 59.

fonctionnement de l'imprimerie était l'approvisionnement en matière première. L'Espagne ne produisait pas suffisamment de papier, et elle devait en importer d'Italie ou de France, ce qui ne pouvait se faire qu'à partir d'un grand port. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que Séville fût, vers 1477, la principale fournisseuse castillane de livres manuscrits à un nombre croissant de lecteurs.

Toutefois, si la capitale andalouse représentait un grand centre culturel et humaniste, elle ne le devait pas seulement à l'essor de son imprimerie, mais aussi à la tradition de haute culture et de mécénat exercée par le chapitre sévillan.⁶³ En effet, Aurora Domínguez, quand elle explique l'extraordinaire développement bibliographique de la ville, signale une série de facteurs parmi lesquels la présence de "numerosos mecenas y de excelentes y prolíficos autores locales."⁶⁴ Or si, à partir du premier quart du XVI^e siècle, Séville voit s'élargir considérablement l'extraction et le nombre de ses mécènes et auteurs locaux, il faut souligner que, dans un premier temps, ils émanent essentiellement du chapitre cathédral sévillan.

Le plus connu de ces membres du chapitre était Rodrigo Fernández de Santaella, appelé plus communément "Maese Rodrigo". Il fonda le Collège-Université de Santa María de Jesús, auquel il consacra une partie de sa vie et l'intégralité de ses biens. Chanoine puis archidiacre de Reyna, c'était un prêcheur renommé qui maniait le verbe tant dans ses sermons que dans ses livres. Il s'inquiéta très tôt de l'éducation du clergé. En 1499, apparut son *Vocabularium ecclesiasticum* qu'il dédia aux Rois Catholiques en ces termes :

"A vos por quien vuestros reinos han sido restaurados, y reformados en todos los estados a la integridad de la fe, y de la religión, y sanctas costumbres, por quien España ha recobrado la corona, fama y gloria entre todas las naciones". Et il précisait ses intentions : "Y viendo que algunos clérigos, aunque hayan estudiado gramática, no alcançan perfectamente el seso Castellano de muchos vocablos[...] Otros se hallan tan rudos & ignorantes que por carecer del todo de los principios de gramática ninguna cosa Eclesiástica entienden. Otros por haber poco estudiado entienden algo más por uso, y por la conformidad del latin con el vulgar Castellano, que sabiéndolo por razón de arte o de cierto conocimiento[...] para hacer algún fructo en su yglesia, pensé socorrer a la necesidad de todas tres condiciones de eclesiásticos componiendo un vocabulario, el qual conterná muchos provechos."⁶⁵

⁶³ Erasmo y España, op. cit., p. 84-85.

⁶⁴ *El libro sevillano durante la primera mitad el siglo XVI*, Séville, Publicaciones de la Diputación provincial de Sevilla, 1975, p. 275.

⁶⁵ *Maese Rodrigo*, op. cit., p. 36. Nous suivons principalement cette source pour

Ce *Vocabulario* s'apparentait à un véritable dictionnaire qui éclaircissait le sens de chaque mot, indiquait son genre, son étymologie, sa place dans la syntaxe de la phrase, son orthographe et son accentuation. Hazañas affirme que cette oeuvre "*abrió a la lengua vulgar la puerta de las ciencias eclesiásticas.*" Le succès de l'ouvrage fut extraordinaire : en 1566 il en existait déjà trente éditions.

Mais son souci de former les ecclésiastiques, ne s'exprima pas uniquement dans cette oeuvre. Il composa aussi le *Memoriale Pontificum* qui se divisait en trois livres et qu'il dédia au nouvel archevêque de Séville, Diego Hurtado de Mendoza. Le premier constituait un traité d'ascétisme et menait une réflexion sur la façon dont devait se préparer un prélat pour prendre en charge son diocèse. Le second était un traité de droit canon sur la conduite que devait adopter un évêque dans sa prélature, et enfin le dernier exposait comment un prélat devait se préparer à la mort et rendre compte à Dieu de ses actes. En 1502, Stanislas Polono imprima le *Manual de Doctrina necesario al visitador y a los clérigos*, dans lequel Maese Rodrigo consignait les observations que l'expérience de sa charge de *visitador* lui avait fournies.

Rodrigo de Santaella était un homme très engagé dans son époque. Quand les Rois Catholiques promulguèrent l'édit qui stipulait que le Saint Evangile et la doctrine chrétienne fussent prêchés à tous les Juifs d'Espagne, Maese Rodrigo, sensible au problème judaïsant, rédigea le *Quinque articuli adversus judeos*. Il y examinait le problème du Messie, et d'autres points de divergences entre les deux religions. Enfin, esprit curieux, il ne pouvait que s'intéresser à la découverte de nouvelles terres. Il traduisit de l'italien en 1502 la *relación de Marco Polo* pour que "*no carezca nuestra lengua de los siguientes provechos...*" dont jouissaient déjà les Italiens, les Catalans et les Portugais. D'autre part, vivant à Séville, où quantité d'informations affluaient à propos du Nouveau Monde, il n'est nullement surprenant qu'il ait consacré à ce thème le traité *De ignotis arborum atque animalium apud indios specibus & de moribus Indorum*.

Maese Rodrigo occupait donc une place importante dans les manifestations culturelles sévillanes, non seulement par ses nombreux ouvrages, mais aussi par sa charge d'examineur d'oeuvres imprimées qu'on lui avait attribuée. En 1500, il examina, avec Fernando de la Torre, le *Carro de dos vidas* de Gómez García et autorisa son impression. Le chapitre lui confia la correction des livres et des statuts de l'église. Enfin, sa contribution à la réforme du

le portrait de Rodrigo Fernández de Santaella.

clergé ne fut pas uniquement écrite : durant plusieurs années il travailla comme *visitador*.

Cortegana en entrant dans le chapitre devint donc l'héritier de toute une tradition et ne fit que succéder d'une certaine façon à Maese Rodrigo dans tout ce qui touchait à la culture, l'éducation du clergé et la surveillance de ses mœurs. Les deux hommes se connurent-ils ? Sans doute, puisqu'ils se trouvèrent en même temps au chapitre sévillan. Le 13 décembre 1507, Cortegana était commis avec d'autres chanoines parmi lesquels se trouvait l'archidiacre de Reina.⁶⁶ Bien qu'ils possèdent le même profil humaniste, aucun document n'atteste qu'ils aient travaillé ensemble ou qu'ils aient été amis. Cela s'expliquerait peut-être dans la mesure où Maese Rodrigo mourut en 1509, année à partir de laquelle Cortegana, libéré de ses obligations inquisitoriales, allait se consacrer davantage à sa charge capitulaire. Celle-ci dut servir Cortegana dans ces projets humanistes, lui laissant du temps et mettant à sa disposition une importante bibliothèque à partir de laquelle il put exercer ses talents d'érudit. La *Crónica de San Fernando* semble précisément le fruit de cette situation.

En effet, le manuscrit qu'utilisa Cortegana provenait de la bibliothèque capitulaire comme il le signale dans le prologue : "*Entre otras escripturas, magnifico y noble señor, que en la librería desta sancta yglesia de Sevilla se guardan : hallé la historia del sancto rey don Fernando que ganó esta insigne ciudad.*" Mais Cortegana ne se contenta pas uniquement de faire imprimer telle quelle la chronique de Rodrigo Ximénez de Rada,⁶⁷ il y apporta de nombreuses corrections et en simplifia la forme. Ainsi, dans le prologue de la première édition de 1516 apparaissait l'indication : "*enmendada por Diego López, arcediano de Sevilla.*"⁶⁸ Loaysa nous le confirme : "*Don Diego López de Cortegana, Arcediano de Sevilla y Canónigo, halló y corrigió el muy antiguo original manuscrito desta corónica del señor Rey Don Fernando y la dedicó al magnifico Señor D. Fernando Enriquez de Ribera adelantado mayor del Andaluzia año de 1515.*" La chronique connut un incroyable succès et nous pouvons véritablement avancer que la publication de l'archidiacre en 1516 fut à l'origine d'une incroyable floraison de textes sur ce roi au XVI^e siècle. De

⁶⁶ A.C.S. *Actes Capitulaires*, Livre 5, f. 257 v.

⁶⁷ Nous supposons que le manuscrit découvert par Cortegana était la "*Crónica del santo rey*" que rédigea Rodrigo Ximénez de Rada car Cortegana conserve le même intitulé et de plus, dans l'édition de 1566, le nom de D. Rodrigo apparaissait dans le prologue.

⁶⁸ Francisco Escudero y Peroso, *Tipografía hispalense*, Madrid, Impresor de la Real Casa, 1863, p. 143.

nombreuses chroniques existaient déjà auparavant, mais elles étaient écrites en latin⁶⁹ et la plupart étaient brèves. Cortegana avait su répondre à la demande : "y que no esté encerrada una historia que tanto es por todos deseada."⁷⁰ Dans le prologue à cette œuvre Cortegana mettait en relief la nouveauté du manuscrit découvert : "Y como quier que algunos sumarios de su chorónica se hayan impresso, parecióme que era bien publicar ésta por ser más copiosa, y en ella largamente se cuentan sus notables hazañas dignas de perpetua memoria...", et sa logique historique : "Y porque para mejor contar su chrónica hay necesidad de comenzar e poco más al principio de donde descende, comienza la enarrativa dende el rey Alonso su abuelo hijo del rey don Sancho el Desseado."

La position de Cortegana à la tête de la politique culturelle du chapitre et de la bibliothèque permit donc non seulement la publication de cette œuvre mais aussi de celle de Agustino Nipha : *Reprobación nuevamente ordenada de la falsa prognosticación del diluvio*⁷¹ ou encore de celle de Luis de Varthema *Itinerario del venerable varón micer Luis Patricio Romano* qu'il fit traduire à Cristobal de Arcos, "bachiller y cura de la iglesia mayor de Sevilla".⁷² Or il est intéressant de remarquer que ces œuvres dépassaient le cadre purement ecclésiastique et théologique pour s'inscrire plus largement dans l'horizon humaniste.

III. Cortegana : traducteur humaniste

Cortegana fait partie de ces premiers humanistes chrétiens qui préparèrent la brillante génération postérieure. Eugenio Asensio

⁶⁹ Klaus Wagner, *Compendio y memoria de algunos libros y autores que tratan del Santo rey Don Fernando, una bibliografía inadvertida del siglo XVII*, Sevilla, Separata de Archivo hispalense, n°218, 1988. Wagner travaille à partir d'un manuscrit trouvé à la faculté; il en existe un autre exemplaire à la Biblioteca Colombina.

⁷⁰ Prologue à la *Crónica de San Fernando, La imprenta en Medina del Campo*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1992, p.1566.

⁷¹ *Reprobación nuevamente ordenada contra la falsa prognosticación del diluvio que dizen será del año MDCCIII por el ayuntamiento y conjunción de todos los planetas en el signo de Piscis, compuesta por el excelente filósofo Agustino Nipha suesano, buelta de latín en vulgar castellano por Christóval de Arcos, capellán del Reverendissimo y muy magnífico señor don Diego de Deça arzobispo de Sevilla.* (R32109-BNM).

⁷² Adolfo Bonilla y San Martín signale déjà cette œuvre dédiée à Cortegana, "Erasmo en España", *Revue hispanique*, tome XVII, 1962, p. 409. Mais à aucun moment il ne se rendit compte que c'était Cortegana qui avait chargé Arcos de la traduction de l'œuvre.

met en évidence cette responsabilité du chapitre sévillan dans le développement des lettres. Selon lui, "*poco de esto (novela picaresca, las crónicas...) podría haber surgido sin una modesta base de humanidades, sin el impulso dado por traductores y maestros como Rodrigo Fernández de Santaella, Diego López de Cortegana y otros más oscuros que ilustran el primer tercio del siglo.*"⁷³ Leur activité fut elle aussi caractéristique puisque ces premiers humanistes sévillans se consacrèrent à un travail de médiation, de divulgation de la culture, plus que d'invention ou de création artistique. Ils traduisirent, composèrent des manuels scolaires et éditèrent des textes poétiques d'esprit chrétien à l'usage des étudiants.⁷⁴ En ce qui concerne Cortegana, on remarque effectivement qu'il n'est l'auteur d'aucune œuvre originale et qu'il semble s'être limité à un travail de divulgation, d'une part au moyen de l'imprimerie comme nous l'évoquions précédemment mais aussi par la traduction. Examinons de façon un peu plus détaillée les traductions que nous a laissées Cortegana.

Un traducteur plein d'esprit

La première traduction que l'on connaisse est celle de *L'âne d'or ou la métamorphose* d'Apulée publiée, selon les spécialistes,⁷⁵ en 1513 à Séville. Le thème du livre suit le titre de l'œuvre en première page : "*En el qual se tractan muchas hystorias y fábulas alegres, y de cómo una moça su amiga, por lo tornar ave, como se había tornado su señora que era gran hechizera erró la buxeta e tornólo de hombre en asno. E andado fecho asno vido e oyó las maldades e trayciones que las malas mugeres hazen a sus maridos. E assi anduvo fasta que a cabo de un año comió de unas rosas e tornóse hombre, según que él largamente lo recuenta en este libro.*"⁷⁶ Le motif même des plaisanteries sur la vie conjugale et amoureuse de la femme laissait présager la dimension folklorique et amusante du livre. Le plus remarquable de cette traduction est bien son caractère

⁷³ Prologue à l'édition du *Tratado del niño Jesús* traduit par Diego de Alcocer en 1516, et réimprimé en fac-similé avec une étude préliminaire de Eugenio Asensio, Madrid, Castalia, 1969, p. 21.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 21.

⁷⁵ Brunet est un des premiers à le supposer dans son *Manuel du Libraire*, Firmin Didot, Paris, 1860-65. Menéndez Pelayo partage cette opinion: "*Para mí se presenta con caracteres de evidencia tal conjetura, puesto que el Prohemio del intérprete está fechado en 1º de agosto de 1513, y el traductor era Arcediano de aquella iglesia como veremos.*" *Bibliografía hispano-latina clásica*, Madrid, CSIC, 1950, t.I, p. 86.

⁷⁶ Menéndez Pelayo reproduit entièrement le prologue de Cortegana. *Ibid.*, t. I, p. 85-91.

divertissant, mais pas seulement du fait du thème de l'ouvrage mais aussi en raison des interventions du traducteur. Dès le prologue, Cortegana instaure un jeu avec son lecteur qui se poursuivra jusqu'à la fin de l'œuvre. En effet, il élabore celui-ci en parodiant d'une certaine façon les prologues classiques. A l'époque, les livres comportaient généralement une dédicace; ici tout le "proemio" repose sur ce problème: "¿a quién endereçarlo?" Le problème se résout de manière originale puisque à la fin: "lo endereça a todos". Mais auparavant, Cortegana condamne fermement "la ambición humana que compele a los hombres endereçar los libros y tratados que hazen a los grandes señores y príncipes por pescar algunos dones con anzuelos de sus letras."⁷⁷

Cortegana continue avec esprit son prologue, en affirmant que *L'âne "a nadie agradará[...]. aunque poco ha era de oro"*. Cette supposition de la part de l'auteur surprend, dans le même temps que l'imparfait "era" suscite la curiosité. Cortegana entreprend alors tout un jeu avec le qualificatif "oro" donné à l'âne. Il attribue le caractère précieux au style: "las chapas de oro que es la excelencia de su estilo y pulido hablar en latín..." et plus loin: "Finalmente que este nuestro asno, así como por palabras se dize de oro, así lo parezca ser en sí mismo porque él tiene gran decir e mucha abundancia de palabras de grande elegancia y no de las comunes." Diego López se moque du pouvoir mystificateur du seul mot "oro": "Verdad es que el oro, aunque esté escudido debaxo de la tierra, no es tratado y poseydo de todos y igualmente. Pero a doquier que se halla, aunque sea en moneda de vellón y nonada, siempre tiene su estima y valor". A l'attraction qu'exerçait le vocable "oro" s'ajoute la méconnaissance d'une œuvre que la langue latine entourait de mystère et de valeur. Tout cela entraînait par conséquent un profond désir chez le lecteur d'accéder à l'œuvre mais la déception fut grande: "Assí este asno de oro que pocos conocían & muchos desseavan, antes andava fiero y bravo, agora manso como un cordero, muy claro & llano en su hablar, salta y bayla en presencia de todos."

De la même façon que dans le prologue, Cortegana poursuit son jeu avec le lecteur en lui adressant quelques vers latins:

Exdorsanda mihi, plusque adamante rigens,

⁷⁷ Cette critique des traditionnels prologues présomptueux, Cervantes la ferait lui aussi dans son prologue à *El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*: "Sólo quisiera dártele monda y desnuda sin el ornato de prólogo, ni de la innumerabilidad y catálogo de los acostumbrados sonetos, epigramas y elogios que al principio de los libros suelen ponerse", Madrid, Clásicos Castalia, 1991, p. 51.

*Aureus hic asinus, licet eius cauda maneret
Hanc secui tandem, hircino at non sanguine, lector.
Nec tamen ingenti sine labore meo.*

Ici nous sommes de nouveau confrontés à un langage métaphorique, dans lequel la confusion entre l'âne-animal et l'âne-œuvre crée une situation humoristique. L'auteur présente au lecteur son travail de traducteur et le compare à celui d'un boucher. Les incises dans la syntaxe, véritable colonne vertébrale de l'âne, Cortegana affirme les avoir faites non sans peines. Toutefois, il précise au lecteur que ce dépeçage de l'âne ne s'accompagne ni de sang ni de peau, ce qui confirme que notre ingénieux archidiacre se réfère simplement au style.

Cortegana utilise l'aspect quelque peu mystérieux que revêtait le latin pour les gens qui l'ignoraient afin de masquer son identité dans deux strophes. Plus que pour se protéger, comme le propose Pellicer,⁷⁸ Cortegana semble de nouveau se moquer des apparences. Qui soupçonnerait que le latin, cette langue si savante, plus propre de la gravité et de la distinction que du jeu et de l'humour, comporterait des consignes destinées à dévoiler l'identité de l'anonyme traducteur de *L'âne d'or*?

Nous reproduisons ici ces vers, accompagnés de la traduction qu'en donne Pellicer:

Hexastichon ad eundem

*Transcriptorem aliquis nimium si nosse laboret,
Hispalis urbis enim sum Archidiaconus ego.
Littera cognomen triplex dat fronte Iacobo,
A reliquis binas suscipe quaeso tribus.
Apuleii igitur nostro sermone lepores
Connexos, lector perlege docte, precor.*

"Si alguno deseare saber con ansia quién es el Traductor, sepa que soy Arcediano de Sevilla. Tres letras de los versos que hay enfrente, dan el apellido al nombre de Diego; De los tres versos restantes, ruégote, que tomes dos letras de cada uno de ellos &c". Les deux derniers vers invitaient le lecteur à jouir de l'humour et de la traduction d'Apulée. Les vers qui apparaissaient en face étaient:

*Cor durum Tygris, aut hircana colubris
tentant huius cui fabula nulla placet.
Gannit nulla quidem ejus pars pietatis in aurem,
Natus, et in Silvius trux Garamanta fuit.*

⁷⁸ Juan Antonio Pellicer y Saforcada, *Ensayo de una biblioteca de traductores españoles*, Madrid, Antonio de Sancha, 1778, p. 47.

Enseigner en divertissant

Ce jeu subtil sur le langage, typique des humanistes de l'époque et qui teinte tout ce prologue de *L'âne d'or* ne réapparaît guère dans une telle mesure dans d'autres prologues de Cortegana. On peut cependant le rattacher au précepte horacien "enseigner en divertissant" que Cortegana revendique invariablement comme motif de ses traductions. Ainsi, dans le prologue à *L'âne d'or*, Cortegana met en relief la vertu des loisirs : "porque si a las cosas graves y honestas no mezclamos algún passatiempo siempre estarás triste y con enojo."⁷⁹

Mais il voyait aussi à travers *L'âne d'or* une leçon de morale qui pouvait profiter à tous les lecteurs : "pues que a todos conviene e arma justamente : porque no se puede dubdar sino que todos llevamos acuestas un asno : y no de oro mas de piedra, y aun (lo que peor es) de lodo : del qual ninguno se puede despejar, sino gustadas rosas de razón y prudencia, conviene saber, hollando los vicios y deleytes : con los quales casi todos los mortales se ciegan. E assí menospreciando los tales engaños del mundo podemos yr a la vida que dura para siempre. Amén."⁸⁰ Dans la note finale, il reprenait cette analogie entre la vie que nous menons et celle de l'âne : "cierto él es un espejo de las cosas desta vida humana y en este enbolvimiento de su hystoria se parescen y expressan nuestras costumbres, y la ymagen de nuestra vida continuada..." et il évoquait parallèlement la fin que devait poursuivre toute vie humaine : "cuyo fin y suma bienaventurança es nuestra religión, para servir a Dios y a su divina Magestad, porque alcanzamos yr a su gloria para donde fuimos criados."⁸¹

Menéndez Pelayo attribue cette note aux scrupules que dut ressentir l'archidiacre. Il est certain que le texte était parfois osé et qu'aujourd'hui quelques scènes comme celle de l'accouplement de l'âne avec une femme choqueraient encore. Cortegana avait prévu les attaques qui pourraient assaillir son oeuvre, et il savait que serait mise en question l'utilité chrétienne de traduire les païens : "¿Qué tienes tú que hazer con este asno? Porque él o urdió o fingió diversas fábulas en estilo alegre, como hazian los de Mílesia, los quales aprovechan poco & aun ninguna cosa a nuestra fe &

⁷⁹ Ce prologue de Cortegana nous rappelle celui des *Nouvelles exemplaires* que Cervantes devait écrire un siècle plus tard : "Sí, que no siempre se está en los templos; no siempre se ocupan los oratorios; no siempre se asiste a los negocios, por calificados que sean. Horas hay de recreación, donde el afligido espíritu descansa." *Novelas Ejemplares I*, Edition de Harry Sieber, Cátedra, Madrid, 1992, p. 52.

⁸⁰ *Bibliografía hispano-latina*, op. cit., p. 87.

⁸¹ *Ibid.*, p. 90.

religión." Cortegana répondait d'avance à ces critiques en invoquant l'autorité des Saints Pères. Il rappelait le respect que ceux-ci éprouvaient envers Apulée : "A esto yo respondo oponiéndole delante a los bienaventurados sanctos Ierónimo & Augustino, & aun Lactancio Firmiano con Fulgencio, varón doctissimo y otros muchos que escribieron en la Sagrada Escripura, los quales muchas vezes y en diversos lugares en sus libros & tractados alegan la auctoridad de Lucio Apuleyo, como de philósopho prudente y grave." Et à ceux qui condamnaient la littérature profane, il signalait : "pues que los sanctos doctores, por más saber, & otras vezes por desenojarse, leyan libros de gentiles & los tenían por familiares..."⁸² Les arguments de Cortegana durent être convaincants puisque la traduction fut publiée telle quelle, sans subir aucune altération, jusqu'en 1559. Cette année-là, l'inquisiteur Fernando de Valdés inclut, parmi tant d'autres œuvres, la traduction de *L'âne d'or* dans l'Index.

Le premier avril 1520, Cromberger publia à Séville un livre composé de trois traductions de Cortegana. Les deux premiers textes étaient d'Enea Silvio Piccolomini, futur Pie II et le dernier d'Erasmus. Cette fois bien plus que dans *L'âne d'or*, l'aspect moralisateur présidait à ces traductions : en effet, le thème central des deux textes d'Enea Silvio était celui de l'ambition. Cortegana annonçait son propos dans le prologue : "para que los que no han experimentado estos trabajos y miserias de las cortes y palacios tengan dechado en que las vean pintadas, para que tomen de aquí lo que les conviene hazer." Toutefois, ici aussi Cortegana soulignait la fonction de divertissement et de plaisir que possédaient les livres : "algunas veces trae manera de passatiempo y aun plazer." Le premier traité d'Enea Silvio se présentait comme une démonstration de "quánto son locos los hombres que sirven a los reyes y los que andan en la corte teniendo vida triste y desventurada y misérrima," et le deuxième, comme un conte allégorique. Le traité de *El sueño de la Fortuna* attirait en effet par sa forme amène et simple de conte ; son caractère mystérieux et fantastique captivait le lecteur : "Y durmiendo contemplé en sueños y vi cosas maravillosas, las quales deliberé de te escribir. Tú abre las orejas y conocerás cosas stupendas y de grandes maravillas." La miseria de los cortesanos, par contre, se distinguait surtout par son humour. La folie des hommes était une fois de plus source de rire. Enea Silvio nous y présentait trois formes de folie : "es loco el que busca lo que no puede hallar. También es loco el que busca aquello que hallado le haría daño. Assí mesmo es loco aquel que

⁸² *Ibid.*, p. 87.

*sin propósito, aunque tenga muchos caminos para donde va, escoge el peor y más peligroso.*⁸³ L'aspect comique du traité s'appuyait principalement sur le décalage entre les espérances des courtisans et la réalité vécue : "No pienses que para ti matarán otra carne salvo bueyes viejos, cabras, puercos y ossos, y esta carne aun no será fresca o un poco manida ; porque los despenseros nunca acostumburan comprar la carne sino después que comienza a dañarse e a mal oler ; que quanto por menor precio la compran tanto más hurtan ellos." Les courtisans devenaient donc, par les multiples peines qu'ils enduraient, de simples marionnettes destinées à divertir le lecteur. Dans ces deux traités, le futur pape Pie II possédait un grand sens de la narration que Cortegana allait renforcer par sa traduction simple et agréable.

Etude textuelle des traductions de Cortegana

Les traductions de Cortegana s'inscrivent dans une volonté de faire accéder à la culture classique et humaniste une population qui ne connaissait pas le latin. Ainsi l'affirme-t-il dans le prologue aux traités d'Enea Silvio : "porque los que no saben latín mediante vuestra señoría gozen lo que aquel summo pontifice con tanta affectión escribió [...] Acordé sacar lo en nuestra común habla..."⁸⁴, ou encore dans celui de *L'âne d'or* : "me pareció traducirlo en nuestra lengua cotidiana porque los que no avían sabido su historia tuviessen fácil camino para la conocer"⁸⁵.

Cortegana recherchait donc avant tout que son public peu cultivé le comprenne. Il opta par conséquent pour un style simple qui caractérise toutes ses traductions et qui va jusqu'à s'opposer parfois à la poésie de l'auteur traduit. C'est le cas de l'écriture d'Apulée dont Cortegana fait l'éloge et qu'il décrit comme compliquée et alambiquée : "en su fablar tan elegantísimo e inventor de vocablos nuevos, con tanta hermosura y adornación que ninguna cosa se puede hablar más decente y adornada" ou : "él escribió tan ornadamente diciendo una misma cosa por diversos vocablos, que no se halla romance para ellos : de donde se conoce que la abundancia de la lengua latina es mayor que nuestro común hablar." Dans la version de Diego López, ces ornements disparaissaient mais non sans un labeur considérable de la part du

⁸³ *Tractado de la miseria de los cortesanos que escribió el papa Pío II ante que fuese summo pontifice a un cavallero su amigo. Y otro tractado de cómo se quexa la Paz, compuesto por Erasmo varón doctissimo...*, Sevilla, Jacobo Cromberger, 27 avril 1520. (B.N.M.), f. 2 v.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Bibliografía hispano-latina, op. cit.*

traducteur. Il le reconnaissait lui-même dans l' "Interpres lectori" : "Nec tamen ingenti sine labore meo" ou encore dans la note finale : "no sin fatiga del espíritu y trabajo corporal se traduxo Apuleyo[...] Ja mi harto basta tornar blando y fácil en asno duro en el cuero y en la boca." L'on observe donc toute l'importance de ces traductions et surtout de leur qualité puisque c'est d'elle que dépendait le succès de l'œuvre.

Ainsi, l'incroyable diffusion que connut *L'âne d'or*, réédité cinq fois au cours du XVI^e siècle, ne peut s'expliquer sans considérer le style simple et engageant de la traduction de Cortegana. Par ailleurs, le fait que la traduction ait survécu jusqu'à nos jours sans autres modifications que celles dues à l'évolution de l'espagnol atteste directement de sa qualité.⁸⁶ Déjà à son époque, les qualités de Cortegana avaient été remarquées de ses contemporains. Dans le prologue à *El itinerario del venerable varón micer Luis Patricio romano*, Cristóbal de Arcos célébrait le don de Cortegana pour la traduction : "al más docto y exercitado almirante que en estos tales piélagos suele nadar[...] Y como sea verdad que entre los que oy biven y en stilo reynan, vuestra merced tenga el principado."⁸⁷

De la même façon, sa traduction de la *Querela pacis* est remarquable. Comme les autres traductions de Cortegana elle est d'abord très fidèle à l'original, le traducteur n'ajoute ni ne retranche rien. Les seuls changements ou additions que l'on peut observer, sont dus en général, à une volonté explicative. Cortegana voulait que ses lecteurs comprennent tout le texte. Il va donc y introduire des précisions pour un public peu versé dans la mythologie, l'histoire ou la philosophie. Chaque fois qu'Erasmus faisait allusion à un auteur par une citation ou à un personnage célèbre ou mythologique, Cortegana identifiait la personne et offrait à ses lecteurs l'information. Nous trouvons par exemple la référence à "David" dans la traduction de 1520, tandis qu'Erasmus ne la mentionnait pas.⁸⁸ De la même façon, Cortegana attribue la maxime "era tenido por cosa fea que el yelmo cubriese canas" à Sénèque.⁸⁹ Dans d'autres cas, il présente les personnages : Dionisio,

⁸⁶ La version de Cortegana fut rééditée en 1913 à Paris, 1914 et 1920 à Madrid, en 1939 à Buenos Aires, en 1955 et 1973 à Barcelone Cf. *El asno de oro*, édition de Francisco Pejenaute Rubio, Madrid, Akal, 1988, p. 91.

⁸⁷ *El itinerario del venerable varón micer Luis Patricio romano: en el qual cuenta mucha parte de la Ethiopia, Egipto: y entrambas Arabias: Siria y la India. Buelta de latín en romance por Christóval de Arcos clérigo. Nunca hasta aquí impresso en lengua castellana*, Séville, 1520. (R. 883- B.N.M.)

⁸⁸ Cortegana traduisait "Et alius" ou "pium regem" (*Opera omnia*, Leiden, Pieter Vander, (1703-1706), p. 630) par "y también David dize" et "David que era rey piadoso" (*Tractado de la miseria de los cortesanos, op. cit.*, f.19)

⁸⁹ Cortegana traduit le: "Jam quod olim foedum habetur apud Ethnicos,

"tirano de Sicilia" ou Mezenio, "rey de Utruria", il préfère même "dios de las batallas" à Mars.⁹⁰ Il simplifiait aussi toutes les tournures afin de faciliter la compréhension : alors que Riber traduit "o pectora plus quam adamantina"⁹¹ par "oh pechos más que adamantinos",⁹² l'archidiacre écrivait "coraçones más rezios que diamante."⁹³ Chaque mot devait évoquer une image, Cortegana rejetait par conséquent tout vocabulaire soutenu : "Si foedum existimas stuprum, incestum..."⁹⁴ était transformé en "Si tienes por cosa fea forçar las donzellas, ensuziar las parientas..."⁹⁵ et "Furias" et "Arco" en "demonios" et "infierno."⁹⁶ La qualité de la traduction de Cortegana en fait donc un texte toujours valable aujourd'hui et même dans de nombreux passages plus facile d'accès que celui de Riber.

IV. Cortegana : un érasmiste ?

Cortegana étant l'un des premiers divulgateurs d'Erasmus en espagnol, il est intéressant d'examiner les relations idéologiques qu'il pouvait entretenir avec l'humaniste de Rotterdam. Menéndez Pelayo n'hésita pas dans une notice biographique à qualifier Cortegana d'érasmiste,⁹⁷ et Bonilla y San Martín réemploya la même expression : "...nuestro erasmista nació en el siglo XV..."⁹⁸ Mais une telle dénomination se justifie-t-elle dans le cas de Cortegana ? Nous analyserons les termes "érasmiste" et "érasmisme" puis nous examinerons dans quelle mesure la traduction de la *Querela pacis* se rattache à l'érasmisme et quelles sont les similitudes qui rapprochent les deux hommes, et si ces ressemblances sont suffisantes pour parler d'érasmisme.

caniciem, ut inquit ille..." (*Opera omnia*, op. cit., p. 634) par: "Pues aquello que antiguamente entre los gentiles era tenido por cosa fea que el yelmo cubriese canas como dice Seneca." (*Tractado de la miseria de los cortesanos*, op. cit., f. 22)

⁹⁰ Il traduit "tubam Martis" (*Opera omnia*, op. cit., p. 634) par "trompeta del dios de las batallas." (*Tractado de la miseria de los cortesanos*, op. cit., f. 22).

⁹¹ *Opera omnia*, op. cit., p. 632.

⁹² Lorenzo Riber, *Obras escogidas*, Madrid, Aguilar, 1964, p. 977.

⁹³ *Tractado de la miseria de los cortesanos*, op. cit., f. 20 v.

⁹⁴ *Opera omnia*, op. cit., p. 639.

⁹⁵ *Tractado de la miseria de los cortesanos*, op. cit., f. 25 v.

⁹⁶ Riber conservait "a las Furias y al Arco" (op. cit., p. 992-993) de l'original "Furiis orcoque" (op. cit., p. 641.) Pour la traduction de Cortegana cf. *Tractado de la miseria de los cortesanos*, f. 27.

⁹⁷ "Era erasmista." *Biblioteca de traductores españoles*, Santander, CSIC, 1952, t. II, p. 359.

⁹⁸ "Erasmus en España", art. cit., p. 403.

"Erasmisme" et "érasmiste" : approche d'une définition

L'érasmisme tel que l'a défini Bataillon désignait l'influence religieuse d'Erasmus. Bataillon caractérisait ce courant par son spiritualisme et son évangélisme qu'il intégrait dans des circonstances historiques précises :

"Es de toda evidencia que el éxito del espiritualismo erasmiano, del evangelismo erasmiano, se debe a que estaban ya en el aire en el momento en que Erasmo los formuló a su manera, pero se debe sobre todo a que[...]estallan a partir de la revuelta de Lutero unas tormentas que se renuevan sin cesar, y que desde entonces las actitudes erasmianas fundamentales, durante unos quince años adoptan un giro histórico original que va unido a su propagación llena de riesgos..."⁹⁹

En effet, avec les problèmes de la Réforme luthérienne, la situation d'Erasmus, entre orthodoxie et hétérodoxie, se radicalisait et la division entre érasmistes et non érasmistes se creusait.

L'emploi qui était fait de ces termes au XVI^e siècle souligne bien cette situation. Bataillon signale qu'avant tout "erasmianus" ou "erasmicus" identifiait "un bando más quef...juna escuela, de los admiradores y defensores de un hombre discutido."¹⁰⁰ Le mot "érasmiste" exprimerait précisément cette idée : il ne recouvre pas le seul sens d'admirateur d'Erasmus mais inclut de surcroît une connotation d'engagement, de défense active du maître et un certain prosélytisme. Effectivement, dans leurs déclarations ou sermons, s'il s'agissait de religieux, la référence et les louanges à Erasmus étaient constantes. Bataillon associa donc d'une certaine façon le terme "érasmiste" à l'existence de "l'état-major érasmistes" ; il affirmait : "No hay exageración alguna en decir que Valdés, Vergara, Virués y algunos otros se han constituido espontáneamente en una especie de estado mayor del erasmismo."¹⁰¹ Il s'agissait d'un groupe appartenant au cercle de Charles Quint à la tête duquel se trouvait le secrétaire de l'empereur, le célèbre Alfonso Valdés ; Luis Coronel, les frères Vergara, Alonso Ruiz de Virués, prédicateur de l'empereur, ainsi que Pedro Mexía, chroniqueur de Charles Quint et son frère Cristóbal en faisaient eux aussi partie. Ces partisans d'Erasmus entretenaient avec lui une abondante correspondance individuelle et les relations entre Erasmus et l'Espagne passaient par ce groupe qui, par le contrôle qu'il

⁹⁹ "Hacia una definición del erasmismo", *Erasmus y el erasmismo*, Barcelona, Editorial Crítica, 1977, p. 147-148.

¹⁰⁰ "Hacia una definición del erasmismo", art. cit., p. 142.

¹⁰¹ *Erasmus y España*, op. cit., p. 266.

exerçait, voulait protéger Erasme de toute calomnie d'hétérodoxie et d'explosions anti-érasmiennes dans le pays.¹⁰²

Marcel Bataillon situe donc le phénomène de l'érasme dans des dates relativement strictes : "La influencia de Erasmo en España está, en efecto en pleno auge. Durante los años de 1522 a 1525, comienzan a agruparse en torno al nombre de Erasmo todas las fuerzas locales de renovación intelectual y religiosa ; en ese momento es cuando nace el erasmismo."¹⁰³ Ne serait-il pas alors quelque peu douteux de qualifier Cortegana d'érasme dans l'état actuel des recherches ? A l'époque de Cortegana, le concept même d'érasme semblait anachronique. De plus, le terme "érasme" supposait une notion de groupe ou tout au moins de relation directe avec le maître. Si Fernández de Madrid, le traducteur de l'*Enchiridion* entra en contact avec Erasme, Cortegana pour sa part ne paraît avoir eu aucune relation avec l'humaniste de Rotterdam ni avec la cour de l'empereur. Sa carrière administrative s'était déroulée sous les Rois Catholiques. En 1517, son action se limitait au cadre du chapitre et les rares contacts qu'il avait avec la cour s'inscrivaient dans ce contexte. Cortegana appartenait à la génération de Diego de Deza, tant par les dates, qu'en ce qui concerne ses conceptions réformistes. Or qui rattacherait Diego de Deza à l'érasme ? Certes, Deza brillait essentiellement comme théologien et il n'avait traduit ni Apulée ni Erasme. Mais dans quelle mesure la traduction de la *Querela pacis* faisait de Cortegana un érasme ?

Le traducteur de la *Querela pacis*, un érasme ?

La *Querela pacis* s'inscrivait dans l'évangélisme d'Erasme, dans cette volonté de revenir aux principes élémentaires du christianisme parmi lesquels la paix était sans doute le premier. Erasme met en évidence dans ce traité le paradoxe qu'il y a à s'appeler chrétien et à fomenter des guerres. Il rappelle la signification du baiser de paix avant la communion que l'habitude et la répétition mécanique ont fait oublier. Puis il va, sous les traits de la Paix, passer en revue tous les secteurs de la population au sein desquels il ne trouve que disputes : qu'il s'agisse du foyer familial, des magistrats, des rois ou des religieux. Erasme condamne particulièrement le clergé rongé par les dissensions internes :

¹⁰² Dans cette ligne s'inscrit, par exemple, la décision d'Alfonso Valdés de ne pas publier les réponses déjà composées pour répondre à l'*Apoloía* de Carvajal contre Erasme.

¹⁰³ *Erasmo y España*, op. cit., p. 155.

"Tantos vandos hay quantas compañías. Los dominicos discordan con los menores. Los de San Benito con los de San Bernardo. Tantos nombres, tantas órdenes, tantas ceremonias y tan diversas que en ninguna cosa concordan unas con otras",¹⁰⁴ et dont les hauts dignitaires incitent aux guerres. Il s'agit donc d'un véritable manifeste pour la paix, où Erasme donne libre cours à une acerbe critique mais qui s'achève sur un appel à la réconciliation.

Cet écrit se caractérise avant tout par sa brièveté et le développement d'un thème principal : celui de la paix. C'est pourquoi, il est impossible de considérer la *Querela pacis* comme une exposition complète de l'érasme. Si traduire l'*Enchiridion* impliquait un certain engagement par rapport aux théories religieuses d'Erasme, traduire la *Querela pacis* n'était qu'un gage de l'humanisme chrétien du traducteur. En effet, tout ce qui concernait la conception érasmiennne, favorable à une religion intérieure épurée de ses cérémonies automatiques et dépourvues de sens pour les fidèles, apparaissait à peine ébauché dans le traité.

La seule traduction de la *Querela pacis* demeure par conséquent insuffisante pour parler d'érasme. Toutefois, Bonilla et Menéndez Pelayo attribuent à Cortegana d'autres oeuvres telles que *Les colloques*¹⁰⁵ ou *La langue* de 1544.¹⁰⁶ L'attribution de ces traductions à Cortegana serait décisive pour mieux définir sa position face au Hollandais. En effet, elles contiennent cette fois des opinions audacieuses à propos des cérémonies et des sacrements institutionnels de l'Eglise.

Cortegana et Erasme : quelques idées communes

Dans le domaine linguistique, les deux hommes semblaient partager la même conception d'une langue simple, gaie et moderne. En ce qui concerne la modernité, il faut rappeler ce que dit Margolin à propos du *Ciceronianus* d'Erasme : "dans son dialogue sur l'imitation et sur l'emploi d'un latin vivant susceptible d'exprimer des idées nouvelles, Erasme fait sombrer dans le ridicule tous les émules de son *Nosoponus*, et notamment les Italiens "ciceroniens" ou "ultra-ciceroniens" qui croiraient commettre un crime de lèse-humanisme en introduisant dans leur latin des termes que Cicéron n'avait pas employés."¹⁰⁷ Il est vrai qu'Erasme parlait du latin et non des langues vulgaires, mais selon Luisa López

¹⁰⁴ *Tractado de la miseria de los cortesanos*, op. cit., f. 18.

¹⁰⁵ "Erasmo en España", art. cit., p. 455.

¹⁰⁶ *Biblioteca de traductores españoles*, op. cit.

¹⁰⁷ J. C. Margolin, *Erasme par lui-même*, Paris, Ecrivains de toujours, Seuil, 1967, p. 131.

Grigera : "Aunque Erasmo no se ocupó hasta muy tarde - y ello secundariamente - de las lenguas vernáculas, me atrevería a atribuir a influencia suya dos ideas que los españoles manejaron ampliamente para la lengua castellana. Me refiero al "escribo como hablo" valdesiano, y al "huir la afectación". Huir la afectación no sólo lo recomiendan los humanistas italianos, sino muy especialmente le dedica un apartado Erasmo de su *De conscribendis epistolis*."¹⁰⁸

Dans le prologue à la *Chronique de Saint Ferdinand*, Cortegana plaideait lui aussi pour une modernisation du langage, et de la même façon que l'on attaquait Erasme pour avoir créé de nouveaux mots latins adaptés aux besoins linguistiques de l'époque, Cortegana craignait qu'on ne lui reprochât ses modifications : "Bien creo que no faltará quien me reprehenda diciendo que no es justo mudar los vocablos antiguos; porque parece que tienen magestad y más auctoridad que los modernos." Il luttait contre ce préjugé qui rejetait l'évolution de la langue : "Que ya vemos en espacio de quarenta o cincuenta años assaz diferencia y mudamiento en muchos vocablos de entonces a los de agora", et de l'usage : "Que quando alguna historia latina se torna en nuestra lengua y común hablar, no usamos de los vocablos latinos aunque son más resonantes que el romance, sino de la habla cotidiana, la qual sirve según el tiempo corre." Enfin, à l'image d'Erasme qui adoptait dans *Les Colloques*, La langue et surtout dans *L'éloge de la folie* un ton moqueur pour divertir son lecteur, Cortegana comme nous l'évoquions auparavant ne dissociait pas enseignement et plaisir littéraire.

Mais l'indice peut-être le plus probant de la proximité intellectuelle des deux hommes c'est Cristóbal de Arcos qui nous l'offre. Ce curé était l'un des protégés de Diego López de Cortegana, comme il nous le confirme dans le prologue à *El Itinerario* de Luis de Varthema :

"... a él antes ocurrir que no a otro. Para lo qual aun no pequeñas causas me conbidan (porque los malivolos ánimos a adulación no me lo imputen, pues es la verdad que dende mis tiernos años en esta santa yglesia assí vuestra merced tomó conmigo amor de señor y padre que en los ya mayores y más aumentados no lo ha perdido".

Or les idées érasmiennes semblaient avoir germé chez cet ecclésiastique de la génération postérieure à celle de Cortegana.

¹⁰⁸ Luisa López Grigera, "La estela del erasmismo en las teorías de la lengua", *El erasmismo en España*, sous la direction de Manuel Revuelta Sañudo, Santander, Sociedad Menéndez Pelayo, 1986, p. 493.

Dans le premier tiers du XVI^e siècle, il traduisit un opuscule de Agustino Nipha : *Reprobación nuevamente ordenada de la falsa prognosticación del diluvio...* qu'il dédia à Diego de Deza. Le choix même du thème rappelait l'une des grandes luttes que mena Erasme contre les superstitions et ceux qui trompaient le peuple. Cristóbal de Arcos exposait dans son prologue le motif de sa traduction : "Es tanto el temor[...] que todos oy comúnmente tienen de no sé qué ynuandación de lluvias que desesperados ya quasi esperan, que no solamente es menester socorro para su desmayo, pero también consuelo y razones con que pierdan el temor y cobren mayor esperanza."

Notre religieux éprouvait la même commisération envers le peuple crédule que l'auteur des *Colloques*, et il tentait de démontrer par la logique l'absence de fondement de cette superstition : ainsi le mot "razones" revenait à deux reprises. Il citait ensuite deux auteurs qui rejetaient l'astrologie comme science divinatoire : "pondré aquí en esta prefación lo que el conde de Mirandula, Juan Pico sintió della: el qual alcançó más de astrología que quantos astrólogos..." Pic de la Mirandole avait prouvé que la conjonction de Jupiter et Saturne en Cancer qui, selon les naïfs avait provoqué le déluge universel, s'était répétée plus de dix fois "y nunca ha destruido ni anegado al mundo, ni parte dél tampoco, el qual argumento me parece suficiente." Le second n'était autre qu'Erasme : "Y si ni con tal testigo los temerosos no se contentaren, oygan qué siente y dize dellos también aquel doctissimo varón Erasmo en el cathálogo que escribió de los necios, en el qual por los más principales quasi señaló a los astrólogos."

Cristóbal de Arcos semblait extraire sa citation d'Erasme de la *Moria encomiae*. L'avait-il lue en latin ou Cortegana la lui avait-il fournie ? Une chose est sûre, à cette époque,¹⁰⁹ Erasme n'était pas encore connu du grand public et sa lecture se limitait à une élite humaniste à laquelle appartenait Cortegana. De par ses références, ce jeune clerc paraissait donc s'inscrire dans cette génération qui revendiquait une religion intériorisée. Il citait Pic de la Mirandole, célèbre pour avoir voulu fortifier le christianisme au moyen de la philosophie antique mais aussi pour son admiration enthousiaste envers le grand piétiste dominicain Savonarole. Or Savonarole n'était-il pas un classique des *alumbrados* ? Au terme de sa traduction, Cristóbal de Arcos revendiquait un christianisme plus véritable, basé sur la confiance en Dieu :

¹⁰⁹ Escudero y Peroso date cette publication du premier tiers du siècle. *Tipografía hispalense, op. cit.*, p. 296.

"Esta prognosticación se hizo siete años antes y después fue tal el efecto que quedaron todos vivos y sanos y riéndose de los astrólogos que tan mal acertaron, lo qual también haremos agora pues tan misericordioso es Dios agora como entonces, el qual no pone justicia en las bocas de los astrólogos; sino de los sanctos varones; para que por sus avisos los pecadores se enmienden y la justicia se convierta en efecto de misericordia, y así lo esperamos confiando en Jesú Christo que con el Padre y el Espíritu Santo vive y reyna para siempre sin fin. Amén."

D'autre part, dans le prologue à *El itinerario de Micer Luis*, Cristóbal de Arcos disait de Cortegana : "pero también por su muy crecida y sancta virtud, la qual guiándole por recto camino le ha traydo (Dios Nuestro Señor alumbrándole con su gracia) a tan alto culmen de dignidad..." Ce concept de la grâce de Dieu sans laquelle la volonté humaine ne peut rien, rappelait les théories de l'illumination et des nouvelles formes de piété intérieure. Toutefois, dans ce contexte précis il ne prenait pas un sens aussi radical et s'assimilait plutôt à la conception érasmiennne d'une grâce ne niant pas la valeur de l'action humaine. Enfin, la dédicace de sa traduction de *La muy lamentable conquista y cruenta batalla de Rodas* à Alonso Manrique en 1526 le rattachait de nouveau aux partisans d'Erasmus. Peut-être s'agissait-il d'une simple dédicace d'un clerc sévillan à son archevêque, toutefois Alonso Manrique était célèbre pour ses amitiés érasmiennes.

Cortegana et la piété intérieure érasmiennne

Revenons à Cortegana : sa bienveillance et son estime envers Erasmus sont indéniables. Qu'il ait eu en sa possession plusieurs de ses oeuvres semble probable et la formation d'Arcos le laisse présager. Toutefois, les idées du disciple n'étaient pas forcément révélatrices de celles du maître, même s'il semble que les deux hommes partageaient des points de vue proches. Ainsi, en ce qui concerne la traduction de la *Reprobación del diluvio*, Cortegana appuya cette initiative et fournit même une autre prédiction pour compléter le traité.¹¹⁰

Cortegana, comme nous l'avons vu, avait conscience des maux qui affectaient le clergé et avait participé activement à leur éradication sous la tutelle de Deza. Il devait donc approuver la

¹¹⁰ En insérant la prédiction à la suite du second livre d'Agustino Nipha, Cristóbal de Arcos mentionnait : "Llegando el impressor a este lugar imprimiendo este tratado, el muy reverendo y muy noble señor don Diego López, arcediano y canónigo [...] halló una otra tal prognosticación como ésta..."

plupart des critiques que formulait Erasmus à ce sujet. Mais Cortegana participait-il de cette inquiétude religieuse qui marquait le début du siècle ? Était-il favorable à une religion intériorisée ? Nous n'en avons aucune preuve. S'il était si perméable aux idées d'Erasmus sur la piété intérieure, comment expliquer que s'occupant de la bibliothèque capitulaire il ne la complète pas de quelques oeuvres appartenant à ce courant ? L'inventaire réalisé en 1521 n'en mentionne aucune. La bibliothèque possédait de nombreuses oeuvres classiques, de Boèce à Plutarque en passant par Boccace mais pas un livre d'Erasmus.

Enfin, quelques affinités entre la pensée de Cortegana et celle d'Erasmus ne suffisent pas pour identifier une influence érasmiennne ; c'est en effet ce qu'affirme Melquiades Andrés : "Erasmus no es el primero en hablar de reforma, en criticar la escolástica, en recomendar la interioridad, en proponer la reforma del método teológico, en defender la armonía entre lo humanista y lo cristiano. Muchas ideas y actitudes de Erasmus sobre estos temas empalman con ideas y actitudes ya existentes entonces en España... ¿Hubo en España aceptación plena del sistema erasmiano, o sólo erasmistas, aceptadores de algunas ideas y formulaciones ?"¹¹¹ Cortegana estimait donc peut-être simplement Erasmus pour sa sagesse et son humanisme chrétien. Il est en effet significatif qu'il désigne Erasmus sous le qualificatif "docto varón" et qu'il ne lui applique pas le "sancto varón", que l'on rencontre couramment sous la plume de ceux qui le considéraient comme un réformateur de la piété.

CONCLUSION

Julio Caro Baroja affirme dans son "prologue sur l'art de la bibliographie" que : "hay casos en que el arquetipo puede más que el tipo, que el hombre de carne y hueso". Cet écueil avait conduit jusqu'à présent à faire de Cortegana un personnage ambigu de par son double aspect d'inquisiteur humaniste et un érasmiennne parce qu'il avait traduit Erasmus. Dans ce travail, nous avons tenté de dépasser ces classifications pour observer Cortegana dans son contexte spatio-temporel et montrer comment, à partir de nouvelles données biographiques, il était d'une certaine façon le produit d'une époque.

¹¹¹ "Corrientes culturales en tiempo de los Reyes Católicos y recepción de Erasmus", *El erasmismo en España*, op. cit., p. 94-95.

En effet, nous avons pu constater que Diego López de Cortegana illustre parfaitement cette Espagne de la réforme des Rois Catholiques, participant activement tant à la réforme de l'administration, depuis sa charge inquisitoriale, qu'à la réforme religieuse, au sein du chapitre sévillan. Sa destitution de sa charge d'inquisiteur marque toutefois une rupture dans sa carrière au service de l'Etat et Cortegana va alors se consacrer à la traduction d'œuvres latines classiques ou humanistes. L'influence culturelle qu'il exerça alors à Séville, tant grâce à sa dignité d'archidiacre que comme traducteur, dut dépasser le simple cadre ecclésiastique et la seule personne de Cristóbal de Arcos. Cortegana appartient à cette génération de la transition, du premier humanisme chrétien qui prépare le terrain à la brillante génération postérieure et entre autre à l'érasmeisme, mais avec une grande indépendance par rapport à ce dernier. Les traces d'Erasmus dans la formation de Cortegana ne pouvaient qu'être inexistantes, puisque notre archidiacre était de quinze ans son aîné. C'est donc, déjà d'âge mûr, que Cortegana lut les oeuvres de l'humaniste de Rotterdam, et par conséquent la relation entre Cortegana et Erasme serait plutôt une relation d'égal à égal basée sur l'estime qu'une relation maître-disciple telle que la revendiquaient les érasmeistes.